Acta fabula
Revue des parutions
vol. 23, n° 9, Novembre 2022
Mémoires du travail
DOI : https://doi.org/10.58282/acta.9540

Raconter le travail à l'ère post-industrielle

Morgane Kieffer

Corinne Grenouillet, *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du xxie siècle*, Paris : Classiques Garnier, coll. « Études de littérature des XXe siècles », 2015, 261 p., EAN 9782812431852.

Pour citer cet article

Morgane Kieffer, « Raconter le travail à l'ère post-industrielle », Acta fabula, vol. 23, n° 9, « Mémoires du travail », Novembre 2022, URL : https://www.fabula.org/revue/document9540.php, article mis en ligne le 30 Octobre 2022, consulté le 30 Avril 2025, DOI : 10.58282/acta.9540

Ce document a été généré automatiquement le 30 Avril 2025

Morgane Kieffer, « Raconter le travail à l'ère post-industrielle »

Résumé - Ce compte rendu porte sur l'ouvrage de Corinne Grenouillet, *Usines en texte, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du xxie siècle*, une étude littéraire de la représentation du travail dans des œuvres au statut particulier. Publiées par des maisons d'éditions marginales et peu ou pas littéraires, écrites par des auteurs aux parcours professionnels éloignés de la littérature, celles-ci offrent toutefois un terreau fécond pour une réflexion sur l'expérience vécue du travail.

Mots-clés - Littérarité, Réalisme, Sociologie, Témoignage, Travail

Morgane Kieffer, « »

Summary - This review focuses on Corinne Grenouillet's book, *Usines en texte, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du xxie siècle*, a literary study of the representation of work in works of particular status. Published by marginal and non-literary publishing houses, written by authors with professional backgrounds far removed from literature, these works nevertheless offer fertile ground for a reflection on the lived experience of work.

Ce document a été généré automatiquement le 30 Avril 2025

Raconter le travail à l'ère post-industrielle

Morgane Kieffer

On est dedans, dans la grande usine univers, celle qui respire pour vous.
L'usine, on y va. Tout est là. On y va.
L'excès – l'usine.
Leslie Kaplan, L'Excès-l'usine*, POL, 1982.*

Littérature laborieuse : état de l'art

Revenant sur le goût de la sociologie qui a toujours guidé ses lectures, Corinne Grenouillet s'installe dès l'entrée de cet ouvrage dans une posture de chercheur à la fois spécialiste et ouvert aux disciplines voisines. On retrouve là l'une des préoccupations majeures du champ littéraire universitaire aujourd'hui, qui s'interroge sur son rapport aux sciences humaines et l'opportunité d'y confronter ses pratiques pour les mettre à l'épreuve et les enrichir. En effet, la représentation du travail (qu'il s'agisse de la chaîne à l'usine ou des « petits boulots » et des diverses formes de la précarité caractéristiques de l'époque contemporaine) dans les textes littéraires constitue un objet au carrefour de la littérature et de la sociologie. Depuis la fin de l'ère industrielle, sociologues, psychologues, économistes et littéraires constatent une dégradation des rapports de l'homme avec son travail, et l'étudient selon des perspectives qui s'informent mutuellement. C'est un sujet dont le monde universitaire littéraire est en train de se saisir, et C. Grenouillet commence par saluer les ouvrages parus récemment qui s'y consacrent : les nombreuses notes et la riche bibliographie de son livre, pour des références tant littéraires qu'historiques ou sociologiques, sont particulièrement précieuses[1].

[1] C. Grenouillet cite notamment Stéphane Bikialo & Jean-Paul Engélibert (dir), *Dire le travail : fictions et témoignages depuis 1980*, La Licorne, PUR, 2012 ; Sébastien Le Benoist & Sophie Garoya (dir.), *Écrire le travail*, dossier pour les librairies du groupement Initiales (n°25, 2011) ; José Domingues de Almeida (dir.), *Intercâmbio, Revue d'Études Françaises*, « La littérature et le monde du travail », Portugal, Université de Porto, iie série, vol. 5, 2012 ; Sylvie Servoise (dir.), *Raison publique* n°15 : *Le travail sans fin*, Paris, PUPS, 2011 ; L'inventaire de la « littérature sociale » de la revue *Dissidences*, dirigée par Georges Ubbiali et Jean-Guillaume Lanuque. Ajoutons que le lien entre la littérature et les sciences humaines a fait l'objet du rassemblement des Enjeux contemporains de la littérature en 2013, organisé par Dominique Viart et la Maison des Écrivains et de la Littérature à Paris, et du colloque International des études françaises et francophones des xxe et xxie siècles de 2015. À la suite de ce colloque, la revue *Sites* et la *Revue des Sciences Humaines* programment chacune un numéro consacré aux formes littéraires du savoir.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Dès l'introduction, l'auteur souligne l'aspect paradoxal de son hypothèse de lecture, qui choisit d'étudier sous l'angle littéraire des œuvres qui ne réunissent aucun critère « externe » de littérarité. Publiées par des maisons d'éditions marginales et peu ou pas littéraires, écrites par des auteurs aux parcours professionnels éloignés de la littérature, elles offrent un terreau fécond pour une réflexion sur l'objet littéraire, de la création à la réception, et le statut du témoignage.

Écriture littéraire & sciences humaines : la question du témoignage

Ainsi, la première pierre de touche que pose l'ouvrage et sur laquelle il invite à s'interroger est le rapport de la littérature aux savoirs, particulièrement ceux qui donnent lieu aux différentes disciplines des sciences humaines. Cela invite à questionner la démarche du chercheur, qui s'approprie des objets ou des méthodes *a priori* hétérogènes à son champ, dans un souci d'éclairage réciproque. On touche là à un enjeu épistémologique fort, qui informe en basse continue les analyses de l'ouvrage. L'auteur développe une intéressante réflexion sur la dimension socio-économique du champ littéraire contemporain lorsqu'elle s'interroge sur les moyens de diffusion des textes à l'étude, des petites éditions militantes aux blogs personnels et aux diverses ressources d'Internet, et sur la réception de ces textes dans les différents milieux qu'ils atteignent, de l'usine à la critique littéraire.

D'autre part, les récits du travail envisagés par C. Grenouillet, plus proches souvent d'une écriture du quotidien ou de la chronique, posent la question de la littérarité sous une nouvelle lumière. Comment définir le texte littéraire ? Quels critères peuvent être envisagés pour circonscrire un minimum de littérarité ? Cette réflexion est d'abord abordée à travers la question générique du témoignage, abordée en prenant appui sur les récits des camps[2]. Si la banalité de l'expérience laborieuse, qui constitue davantage une routine qu'elle ne rend compte d'un « impressionnant »[3], relève en effet du témoignage, c'est par son authenticité et les conditions de son écriture. Le parti pris de l'auteur reflète ici la pensée de Bourdieu, qui décrit un mouvement de « *démocratisation de la posture herméneutique* » pour les « récits ordinaires d'aventures ordinaires »[4]. À mesure que l'auteur interroge l'ambition littéraire (ou non) des œuvres de son corpus à la lumière de l'histoire des formes de

[2] De nombreuses allusions au genre du témoignage tel qu'il se construit dans la littérature des camps jalonnent en effet le texte, à travers les épigraphes et les comparaisons qui se tissent en filigrane, par exemple lorsque l'auteur s'appuie sur les propos théoriques de Primo Levi ou de Robert Antelme afin de définir son propre objet.

[3] Renaud Dulong érige en effet cette caractéristique comme critère du témoignage, puisqu'on ne témoigne que de « l'impressionnant » (R. Dulong, *Le Témoin oculaire*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1998, p. 173, cité p. 19).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

la littérature du travail, c'est la définition même du littéraire qu'elle interroge. Dans l'ombre des usines et des emplois précaires, C. Grenouillet met la littérature à l'essai de l'expérience laborieuse.

Cartographie de l'ouvrage

Dans sa première partie, l'auteur s'attache à définir son objet au prisme de l'histoire littéraire du xxe siècle, qui a vu la naissance du mouvement prolétarien dans les années 1920-30 et l'émergence d'une figure littéraire du prolétaire dans un vaste mouvement de démocratisation de la littérature. L'époque contemporaine impose un réajustement de focale, du prolétaire au travailleur syndiqué, de la représentation du travail comme *faire* à celle des luttes sociales dans le contemporain. La littérature n'est d'ailleurs pas le seul art à s'emparer du sujet : que l'on pense seulement à deux films récemment primés, *La Loi du marché* de Stéphane Brizé (2015), où le personnage se trouve aux prises avec l'institutionnalisation du chômage et de la recherche d'emploi, ou *Deux jours, une nuit* des frères Dardenne (2014) qui met en scène la précarité du travail en entreprise. La deuxième partie de l'ouvrage poursuit cet effort de définition en montrant les évolutions de la figure de l'ouvrier à travers un effort de classification des voix du travail, entre écrivains-ouvriers et professionnels de l'écriture. Elle met en lumière certains changements du monde du travail, où se côtoient désormais ouvriers et diplômés dans une distribution nouvelle des générations et des secteurs, qui invalide l'ancienne posture militante et favorise le repli individualiste sur soi. Le langage devient un enjeu crucial : quel lien rétablir, avec quel langage, pour comprendre ces expériences laborieuses ?

À partir de cette question, C. Grenouillet interroge la posture du porte-parole des faibles, héritée de Michelet, dont on aperçoit des rémanences lorsque des écrivains prêtent leur plume aux témoignages d'autrui suite à des entretiens ou des ateliers d'écriture (on pense à François Bon[5] ou Jean-Paul Goux[6]), ou que des journalistes se prêtent à l'exercice d'immersion anonyme (Florence Aubenas[7]). Une double réflexion se noue ainsi, déontologique et éthique d'abord, pour interroger la légitimité et la possibilité d'une telle entreprise (à laquelle l'auteur revient en clôture

4 Pierre Bourdieu (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 923, cité p. 21. À en juger par les passions déchaînées autour du projet « Raconter la vie » de Pierre Rosanvallon, qui érige en principe cette « démocratisation » en invitant tout un chacun à devenir « les personnages et les auteurs » du « roman vrai de la société d'aujourd'hui » (voir le slogan du projet sur son site), le débat semble loin d'être clos.

5 Fr. Bon, *Temps machine*, Paris, Verdier, 1993.

6 J.-P. Goux, *Mémoires de l'enclave* (récits d'industrie), Paris, Mazarine, 1986 ; rééd. Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2003.

7 Fl. Aubenas, *Le Quai de Ouistreham*, Paris, L'Olivier, 2010.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

d'ouvrage), poétique ensuite, pour des œuvres mélancoliques qui disent la fin d'un monde. Là s'esquisse l'un des critères définitoires de l'écriture littéraire selon C. Grenouillet : la conscientisation de la forme. Chez les professionnels de plume, la méthode du témoignage est l'objet même du travail d'écriture : l'enquête n'est pas un préalable, elle est à la fois le questionnement et le travail d'écriture. On voit alors émerger un « nouveau réalisme [...] qui associe les méthodes de la sociologie ou de l'anthropologie à une investigation plus spécifiquement littéraire » (p. 89), forme possible d'un retour au réel largement théorisé dans la littérature française depuis les années 1985[8], et qui se traduit ici par une attention accrue à la représentation du travail. Face à ce phénomène de littérarisation des témoignages d'ouvriers, C. Grenouillet envisage les risques de la transcription et l'impossible écriture brute de l'expérience, et pose la question (laissée ouverte) de la juste distance entre l'écrivain et son objet.

Dans un quatrième mouvement, l'auteur se livre à un inventaire synthétique des lieux communs de la représentation du travail en littérature pour en mesurer les inflexions contemporaines, dans une perspective quasi-sociologique où la littérature se lit comme un miroir des changements du temps. Mortification du corps, anéantissement de la conscience chez l'ouvrier par l'ennui et la nécessité, critique politique de l'aliénation consommatrice et mise en scène des conflits sociaux constituent des passages attendus de tous ces textes, répartis sur un spectre de littérarité croissante. Centrée sur la mélancolie lancinante qui se dégage de la représentation d'un travail répétitif et annihilant, cause de regrets tant personnels que sociétaux, cette partie pose les premiers jalons d'une poétique usinière. La cinquième partie lui fait pendant en déplaçant le curseur chronologique pour se concentrer sur les modes d'écriture du travail post-industriel. Comment dire l'automatisation et l'informatisation, qui transforment le travail en une réalité difficilement descriptible tant elle est terne et répétitive, facteur de distanciation au point d'affecter le lien du travailleur au sensible ? Là encore, c'est la langue qui porte le sentiment de la nostalgie et du déclassement, par des procédés d'impersonnalisation (on pense au « on » de L. Kaplan dans *L'Excès-l'usine*), d'intégration satirique de la « novlangue » capitaliste, voire de la langue vulgaire comme irruption carnavalesque du rire dans un univers déshumanisé. Si les textes passent souvent en revue le banc des accusés, hommes politiques ou centrales syndicalistes, selon une perspective critique héritée du roman ouvrier, la désagrégation rampante atteint tout, des bâtiments désaffectés aux mots pour dire le travail.

[8] Voir à ce sujet les développements de Dominique Viart concernant la « littérature transitive », dans D. Viart et Br. Vercier, *La Littérature francaise au présent,* Paris, Bordas, 2008.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Le sixième mouvement fait retour à l'ambition première de l'ouvrage et tient fermement ensemble le fil sociologique et le fil poétique de la réflexion. Il propose de distribuer les ouvrages étudiés selon une typologie tendue entre deux pôles : celui de l'écriture documentaire, sans création littéraire et à usage social, proche des « écritures ordinaires » étudiées par les sociologues[9], et celui d'une attraction renouvelée pour le roman, nourrie de l'héritage réaliste, sur un spectre qui va *crescendo* du moins inventif au plus littéraire. L'exemple de Robert Piccamiglio est particulièrement efficace au sein de cet argument, puisque l'auteur met en perspective son parcours, des *Chroniques des années d'usine*[10] aux *Murs*[11], celui-ci sous-titré « roman », pour souligner l'inflexion esthétique qui s'y opère du reportage au récit, en exploitant tour à tour des facettes différentes de la vie d'ouvrier. Partant de cette lecture, on pourra retrouver chez L. Kaplan un même mouvement d'embrassement du romanesque, depuis la forme très proche d'une certaine poésie textualiste de *L'Excès-l'usine* jusqu'au cycle *Depuis Maintenant*[12], où la fable l'emporte sur le témoignage sans jamais quitter le récit de l'expérience laborieuse, auquel elle fait retour à travers le motif récurrent de l'enquête.

À partir de ce déploiement constaté du littéraire, C. Grenouillet se penche en avant-dernière partie sur la poétique de l'usine à l'œuvre dans les textes qui manifestent un véritable désir de littérature, par une intentionnalité explicite et une claire conscience de la forme. La question de la composition, et le choix fréquent de la forme brève, est première dans ce passage en revue. En outre, si les modèles d'écriture restent globalement ceux du réalisme et du naturalisme pour dire le geste technique, la question demeure de l'existence d'un « style ouvrier » (p. 204), qui ferait figurer un *ethos* social par un *ethos* linguistique. L'auteur préfère parler d'un style « socio-discursif » (p. 205) qui revendique une certaine platitude (on se souvient des déclarations d'Annie Ernaux à ce sujet[13]) et un refus de tout style « littéraire », policé, masque privilégié des rapports sociaux de domination sur le lieu de travail. Il s'agit pour ces livres, non seulement de faire comprendre intellectuellement, mais de faire vivre, de faire « *faire l'expérience mentale et/ou poétique* » (p. 237) de la vie en usine.

9 L'auteur cite entre autres l'ouvrage de Daniel Fabre (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, POL/Centre Georges Pompidou, 1993.

10 R. Piccamiglio, *Chroniques des années d'usine*, Paris, Albin Michel, 1999.

11 R. Piccamiglio, *Les Murs, l'usine, roman*, Monaco, Alphée/Jean-Paul Bertrand, 2010.

12 L. Kaplan, *Depuis Maintenant, Miss Nobody Knows*, Paris, POL, 1996.

13 Voir notamment son livre d'entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, *L'Écriture comme un couteau,* Paris, Stock, 2003.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Heurs & malheurs de l'interdisciplinarité

On le voit, la définition de la littérarité que propose C. Grenouillet est large, mais productive. Elle permet d'esquisser une cartographie des écrits du travail dans la période contemporaine et d'y mesurer la part du littéraire selon l'intentionnalité de l'auteur. Cette hypothèse, dans la pratique, a recours à de nombreuses reprises aux propos tenus par les auteurs en entretiens, qui manifestent mieux que l'analyse stylistique ne pourrait le faire une tension vers la littérature. Tel est le paradoxe initial que pointe l'auteur, et qu'elle étaye au fil du livre : le choix d'une lecture stylistique d'œuvres d'un quotidien éprouvant mais ordinaire, qui transcrivent dans la langue la banalité du flot des jours, est respecté jusqu'au bout avec rigueur, et une grande honnêteté de propos. Soulignons enfin que jamais dans cette analyse il ne s'agit d'instaurer un ordre de valeur parmi les textes présents au corpus. C'est un regard attentif aux formes possibles du récit de l'expérience laborieuse qui se déploie dans ces pages, bel exemple d'un travail interdisciplinaire qui refuse d'accorder la préférence à l'un ou l'autre pôle de ses réflexions.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

- Littérature laborieuse : état de l'art
- Écriture littéraire & sciences humaines : la question du témoignage
- Cartographie de l'ouvrage
- Heurs & malheurs de l'interdisciplinarité

AUTEUR

Morgane Kieffer
Voir ses autres contributions

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.